

Madeleine avait donc été au couvent ? Oui, en vérité. Et qu'avait-elle appris, à ce couvent ? Rien dont elle se souvint, à présent. Si, pour tant, une seule chose : elle aimait les pauvres ; elle leur faisait volontiers l'aumône ; jamais les haillons ne la laissaient indifférente. Peut-être était-ce par un retour sur elle-même ; peut-être songeait-elle combien elle eût souffert de se trouver, seulement une heure, dans ces loques crasseuses ; mais, que ce fût directement ou par ricochet, son cœur allait à la mendiante et aussi sa bourse qui se vidait toujours dans la main tendue vers elle. Sa mère l'en avait grondée bien des fois.

Sa mère !... ô Monde, nous étonnerons-nous encore que le Sauveur t'ait maudit, lorsque nous voyons où en arrivent ceux que tu tiens sous ton empire ?

Mme de Paulhac grondait donc sa fille quand elle la surprenait dans un de ses élans de générosité.

— C'est idiot, disait-elle, de son ton sec : j'ai donné à la quête de la marquise de Saint-Rémy et à la loterie de la comtesse de Respic, cela suffit. Quand tes gants seront fanés, ce n'est pas moi qui te les remplacerai.

Et Madeleine regardait ses gants, d'un air contrit, pendant que Christiane murmurait à l'oreille d'Antoinette :

— C'est ce qui la sauvera : le bon Dieu aura pitié de celle qui a eu pitié de ses pauvres.

Si Antoinette goûtait peu les plaisirs nocturnes dans lesquels la nullité parfaite de tous ces mondains éclatait plus visiblement, elle prit, en revanche, un certain goût à ceux qui avaient la forêt pour théâtre. Elevée dans un vieux manoir, au milieu des bois, elle avait plus que le goût de la nature, elle en avait la passion. En outre, habituée depuis l'enfance, à toujours accompagner son père, elle n'eut pas de peine à suivre les cavalcades et ne fut point insensible aux éloges que lui attiraient son talent et sa grâce d'écurière. Peu à peu, ces plaisirs lui devinrent, comme à Madeleine, une nécessité. S'il n'y avait pas de partie organisée, plutôt que de rester à la maison ou d'accompagner son oncle et Christiane dans leur courte promenade, elle partait à l'américaine, seule avec sa cousine, dans une charrette attelée d'un poney qu'elles conduisaient à tour de rôle.

A mesure aussi qu'Antoinette prenait les goûts des amis de sa tante, son jugement à leur égard devenait moins sévère. Certes ! elle n'en était pas encore à trouver que s'amuser est une vertu ; mais elle décida que ce n'était pas un crime et s'y mit, en pleine tranquillité de conscience, avec l'ardeur qu'elle apportait à tout.

Madeleine était ravie. Christiane poussait parfois un petit soupir en les voyant aller, mais ne disait rien. Mme de Paulhac hésitait entre le plaisir et le déplaisir. D'un côté, la conduite d'Antoinette justifiait la sienne ; d'un autre, la beauté de sa nièce pouvait nuire à l'établissement de sa fille, par comparaison. Cependant, le type des deux cousines était tellement différent qu'elles se faisaient plutôt valoir : la tenue réservée et un peu fière d'Antoinette, aux moments mêmes où elle était le plus entraînée, donnait du piquant au laisser-aller et aux manières bon enfant de Madeleine, et en recevait un cachet de distinction plus remarquable.

Tout compte fait, il y avait plutôt avantage à pousser Antoinette dans cette voie. Mme de Paulhac l'y poussa donc, non pas ouvertement : elle était trop fine ; mais elle eut soin de faciliter l'exécution de tous les